

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 49

Artikel: Petite revue de l'année : speech d'un major de table au banquet de la Société des carabiniers, à Beau-Rivage, 2 décembre 1894
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c. ; de la Suisse, 20 c. ; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

AVIS. — Les nouveaux abonnés au *CONTEUR VAUDOIS*, pour 1895, recevront ce journal gratuitement durant le mois de décembre de l'année courante. — Prix de l'abonnement : Pour la Suisse, fr. 4,50 ; pour l'étranger, fr. 7,20.

Petite revue de l'année.

Speech d'un major de table au banquet de la Société des Carabiniers, à Beau-Rivage, 2 décembre 1894.

Chers concitoyens

En est-il beaucoup parmi nous qui, en venant ici, aient songé aux événements dont le 2 décembre est l'anniversaire?.. Je me permets d'en douter. Chose singulière cependant, cette date qui réveille aujourd'hui pour nos amis de France le souvenir amer d'un abominable coup d'Etat, ne nous laissera que le souvenir d'un joyeux coup de fourchette!

La vie humaine est pleine de ces contrastes; c'est une vraie loterie, qui nous montrera toujours un Jean qui pleure et un Jean qui rit, un Jean qui gagne la vache d'Yverdon et un Jean qui ne la gagne pas.

Cela dit, et ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous allons jeter ensemble un coup d'œil rapide sur ce qui s'est passé depuis notre banquet du 3 décembre 1893 à aujourd'hui.

Le commencement de l'année que nous venons de parcourir n'offre rien de particulier, rien qui soit de nature à attirer vivement notre attention.

Il nous revient cependant en mémoire un fait qui a contribué à alimenter les colonnes de nos journaux pendant un certain temps; ce sont les recherches persistantes de nos savants géologues sur la relation qui paraît exister entre les eaux du lac Brenet et la source de l'Orbe à Vallorbes. C'est en vain qu'ils se sont couchés à terre pour ausculter la montagne et savoir ce qui se passait dans son sein; elle est restée muette à leurs sollicitations.

Dès lors, ce qu'ils ont versé de matières colorantes dans les entonnoirs de

Bonport est inouï; et cela sans avertir personne, pas même les truites de M. Chaulmontet, qui se demandèrent avec inquiétude pourquoi on troublait ainsi leur breuvage.

On se souvient du reste que des dépêches de Vallorbes, très alarmées, nous annoncèrent un jour que la rivière était complètement verte, et que tout faisait présumer un empoisonnement des eaux.

Mais si nos savants ont un moment jeté l'effroi au milieu de ces paisibles populations, il faut beaucoup leur pardonner, car leurs recherches ont enfin élucidé un point très important pour la science géologique, à savoir que les eaux de l'Orbe viennent plutôt de la montagne que de la plaine. Il n'existe maintenant plus aucun doute à cet égard.

Le mois de février a été marqué par un événement assez étrange: le banquet annuel du barreau vaudois, sans discours!

Vous vous demandez sans doute, étonnés, si la chose est vraie... Un banquet d'avocats sans discours!... Parfaitement; les choses s'y passent ainsi, d'après une tradition rigoureusement observée.

Ah! c'est qu'ils se connaissent ces messieurs; ils se sont dit sagement: « N'ouvrons pas le robinet! car nous courrions la chance de ne plus pouvoir l'arrêter, et de voir arriver le moment où nous parlerions tous à la fois! »

Il y a là, pour chacun de nous, chers concitoyens, un grand enseignement: savoir se taire à propos. Et si la chose est possible pour des membres du barreau, elle l'est d'autant plus pour nous, qui n'en sommes pas.

L'occasion est toute trouvée de mettre à profit cette leçon: Fermez le robinet, je vous prie, pendant les intéressantes productions que nous allons avoir le plaisir d'entendre.

Dans ce milieu plein de gaieté et de concorde, où nous n'avons jamais vu d'autres explosifs que les excellentes bombes glacées de M. Tschumi, faut-il vous rappeler les bombes anarchistes qui, il y a huit ou dix mois, faisaient

l'objet de toutes les conversations et jetaient partout la terreur?... Faut-il rappeler ce temps où, suspectant tout, nous n'osions pas ouvrir le moindre paquet arrivant par la poste, sans crainte de voler en miettes?... Non, passons sur ces tristes méfaits, et bornons-nous à constater une singulière inconséquence chez les anarchistes: Voilà des gens, a-t-on fait remarquer avec raison, qui veulent tout détruire, et qui emploient pour cela des boîtes de conserves!

Bientôt après, et comme diversion, M. Flammarion est venu nous parler des choses d'en-haut, dans un langage imagé, captivant; il nous a transporté pendant quelques heures dans les régions éthérées, où se meuvent ces innombrables mondes dont les mystères échappent à notre intelligence; au milieu de ces soleils resplendissants auprès desquels notre globe n'est qu'un infime puceron, un atome de poussière!

Aussi, le savant astronome a-t-il fait ressortir le saisissant contraste de cet immense univers avec notre pauvre terre, dont nous sommes si fiers, et qui tombe en loques. Il s'est plu à nous montrer tout ce que notre orgueil a de ridicule et d'insensé et combien sont mesquines les ambitions humaines en présence de la fragilité de notre existence. Il nous a invité, enfin, à regarder plus souvent en haut et moins souvent en bas.

M. Flammarion a sans doute vu nos misères avec des appareils d'un trop fort grossissement. Et à ce propos il nous permettra de dire que lors de l'excellent dîner qui lui fut offert à Lausanne par quelques-uns de ses admirateurs, tous les convives portèrent de préférence les yeux sur leur fourchette et que les truites de *Terminus* l'ont facilement distrait lui-même de la science astronomique. Aussi ces messieurs ne tardèrent-ils pas à voir les plats nets sans regarder le ciel.

Quoiqu'il en soit, la description que M. Flammarion nous a faite de ces mondes célestes, nous a mis en quelque sorte l'eau à la bouche; elle a si vivement piqué notre curiosité que nous nous sommes mis à interroger les êtres

mystérieux qui les habitent, en leur disant, avec un spirituel poète :

O vous qui vivez dans les astres,
Dans les astres bien loin de nous,
Je donnerais bien mille piastres
Pour en savoir plus long sur vous.

Avez-vous comme nous des têtes
Qui, par leur multiple laideur,
Rappellent le profil des bêtes
Avec un peu moins de candeur ?

Connaissez-vous la maladie,
Le séné, l'huile de ricin,
L'obstétrique et l'orthopédie,
Surtout, hélas, le médecin ?

Hantez-vous parfois les prétoires,
Jetez-vous aussi vos ducats
Par la fenêtre des grimoires
Que griffonnent les avocats ?

Connaissez-vous un seul ménage
Qui soit blindé contre l'ennui ;
Madame reste-t-elle sage,
Et monsieur reste-t-il chez lui ?

Ignore-t-on dans vos parages
L'air suffisant de nos crevés,
Et de vos belles les visages
Sont-ils de plâtre ou d'eau lavés ?

Savez-vous causer sans médire,
Sourire sans méchanceté,
Avoir du guignon sans maudire,
De la chance sans vanité ?

Manger sans vous rendre malades,
Boire sans excès révoltants,
Ou soupirer sans être fades,
Plaisanter sans être irritants ?

O vous qui vivez dans les astres,
Sans en savoir bien long sur vous,
Je parie au moins mille piastres
Qu'il y fait plus beau que chez nous !

Il fut un moment question de la prochaine arrivée ici d'un autre conférencier non moins célèbre, l'abbé Kneipp, le grand apôtre de l'eau fraîche, qui se trouvait alors à Genève, où il venait de donner une conférence. Il se demandait s'il en donnerait une à Lausanne, lorsqu'il lui tomba sous la main le *Guide du voyageur en Suisse*, dans lequel il lut ces quelques lignes :

« Lausanne, capitale du canton de Vaud, bâtie sur trois collines et dans des ravins. Pavés exceptionnellement favorables au développement des cors aux pieds. Lausanne est dépourvue d'eaux abondantes depuis nombre d'années, sans trop s'en plaindre. Le thé d'octobre y est fort apprécié pour les douches internes, et il n'est pas de ville au monde où la carafe soit moins en usage. »

Ces quelques renseignements suffirent à l'abbé Kneipp. Il prit immédiatement le train et rentra dans son pays.

J'arrive, messieurs, à un troisième conférencier, qui vint brusquement jeter l'alarme dans le monde féminin. — C'est M. le docteur Roux.

« Le corset, voilà l'ennemi ! » s'est-il écrié au risque de se voir égratigner par des milliers de blanches menottes !

Quelle alerte ! et quel tableau il fit aux mamans, à leurs filles, à toutes les jeunes femmes enfin, des ravages du corset !

En effet, quand nous voyons ces tailles de guêpes, qui nous rappellent l'isthme de Panama, entre les deux Amériques, nous nous demandons comment ces pauvres femmes peuvent respirer et se mouvoir, comment elles peuvent causer avec tant de facilité.

Aujourd'hui, l'idéal est d'avoir 42 centimètres de tour de taille !..

Et dire qu'il faut faire tenir là-dedans le cœur, le foie, les poumons, la rate et autres organes ! Aussi comprenons-nous ce mot d'un autre médecin à une jeune dame ainsi comprimée : « Comment, madame ! vous trouvez moyen de mettre tant de choses dans si peu de place !.. Alors vous devez joliment savoir faire les malles ! »

« Souffrir pour être belle », telle est la devise de la femme de notre temps.

Et c'est en pure perte que nos docteurs prêcheront la suppression du corset ; c'est en vain que les mamans interviendront ; les jeunes filles échapperont toujours à leurs recommandations : « Maman, laisse-le-moi, j'en prie !.. je le serrerai très peu ! »

Et d'ailleurs M. Roux doit savoir que le corset a de chauds partisans, qui vous disent avec plus ou moins d'à-propos que ce vêtement, ou plutôt cet appareil, contient les forts, soutient les faibles et ramène les égarés.

L'autre jour encore, je lisais quelque part cette remarque assez juste, que le corset réalise même notre belle devise républicaine : *Liberté, égalité, fraternité*.

Liberté, dans une certaine mesure.

Egalité, dans la juste répartition de ses bienfaits, grâce à un sage équilibre.

Fraternité. Ne s'agit-il pas de deux voisins, de deux frères, vivant dans la meilleure intelligence ?..

Le docteur Roux n'a qu'une seule chose à faire pour atteindre le but philanthropique qu'il se propose, c'est d'imposer à la femme, sous des conditions sévères, le port du corset. Par la tournure d'esprit que la nature a donnée aux filles d'Eve, celles-ci l'abandonneront peut-être.

Dans le courant de mars, l'achat de Montriond par la commune de Lausanne fit beaucoup causer et souleva les critiques de ceux qui craignent toujours de se noyer dans un verre d'eau.

Aujourd'hui, Messieurs, notre population se félicite de cette acquisition qui, à côté des agréments qu'elle nous procure, nous paraît être le fait d'une sage précaution. Ceux qui ont présidé à

cet achat se sont très probablement dit que si jamais nos autorités locales étaient en butte aux luttes de partis, elles seraient peut-être très heureuses de se réfugier au sommet du Crêt.

De là-haut, elles pourraient alors proclamer le pacte de la paix, comme le fit au XI^{me} siècle l'évêque de Lausanne pour conjurer toutes les calamités de l'anarchie féodale.

« Paix ! s'écrierait la majorité actuelle, paix dans la commune ! paix ! chers électeurs, et grace pour nos fauteuils ! »

Nous devons une mention à la grande solennité musicale du mois de juin, à la Cathédrale. Nous voulons parler de l'exécution, admirablement réussie, de la *Cantate de Grandson*. Le compositeur s'est si bien inspiré de ce mémorable épisode de notre histoire qu'on croirait assister à la bataille même. Et nos chanteurs, quel feu ! que de vigueur dans l'interprétation ! Comme ils faisaient trembler les voûtes de l'édifice à ces notes vibrantes :

Nous sommes tous prêts à mourir
Pour une terre bien aimée.

Et quelle terrible énergie dans ce cri :

Mort ! mort aux Bourguignons !

Jamais on ne vit plus d'ennemis tomber en musique. Et l'on tremble en songeant à l'horrible carnage auquel nos vaillants chanteurs de l'*Union chorale* se seraient livrés si c'eût été de bon !!

Vous vous demandez sans doute comment il se fait que je ne vous aie pas encore parlé de l'Exposition d'Yverdon, qui a duré plusieurs mois. Eh bien, le sujet est vraiment trop vaste ; il touche à tant de gens et à tant de choses, qu'il n'est guère possible de lui consacrer ici une place suffisante. Il faudrait entrer dans une infinité de détails, à partir du début de cette courageuse entreprise, jusqu'au tirage de la loterie, où nous avons vu tant de gens désappointés « prendre la chèvre » en apprenant qu'ils n'avaient pas la vache.

Il est une seule chose, à Yverdon, qui n'ait fait que des heureux ; c'est le *Car-notset*. Et encore fallait-il, pour pénétrer dans ce sanctuaire, tomber sur une bonne lune. Certains jours, dit-on, la clef était introuvable ; impossible de mettre la main sur celui qui en avait la garde ; on ne réussissait jamais à le rencontrer ; par une fatalité incroyable, il dirigeait toujours ses pas en sens inverse de ceux qui le cherchaient !

A bout de patience, on finissait par désaltérer son monde avec des regrets et des excuses.

Quelques méchantes langues, qui voient le mal partout, prétendent que le lendemain de pareille déconvenue on apprenait, par quelque imprudence de

langage, que celui qui avait cherché la clef avec le plus de persistance l'avait dans sa poche !

Quoiqu'il en soit, il est évident que si tous ceux qui convoitaient le *Carnotset* y avaient été introduits, toute la réserve de la cave de l'Exposition y aurait passé.

Ils sont fort gentils, fort accueillants, les amis d'Yverdon, mais il est un excellent proverbe qu'ils savent mettre en pratique, au besoin :

Quand l'è bin l'è prâo !

Je ne vous parlerai pas longuement non plus du Tir cantonal. Vous avez tous assisté à cette belle fête ; vous savez tous combien la population lausannoise et celle du canton y ont apporté de générosité et de dévouement... Gardons, Messieurs, ces heureux souvenirs, mais ne nous en vantons pas encore ; attendons au moins, pour cela, la répartition du dividende, dividende qui pourrait peut-être se borner à cette consolante devise :

Aux actionnaires du Tir cantonal, la patrie reconnaissante.

Nous n'irons pas plus loin sans dire un mot d'une belle cérémonie intéressant hautement une institution encore toute récente, et qui contribuera de plus en plus au développement intellectuel de notre ville, ainsi qu'à sa prospérité matérielle. J'ai déjà nommé l'*Université*.

Il s'agissait de l'installation, comme recteur, d'un homme excessivement distingué, et dont notre pays s'honore à juste titre, M. le docteur et professeur Marc Dufour, dont le discours restera sans doute comme une des plus belles pages des annales de notre Université.

Après une introduction touchant directement à la cérémonie du jour, M. Dufour, dans un langage admirable de clarté et d'élégance, a fait une digression scientifique, pleine de comparaisons piquantes et ingénieuses. Il nous a parlé des phénomènes de la vie et a rappelé entre autres, en passant, le fait que la substance, les tissus, qui composent notre corps, sont en voie de perpétuel échange, et qu'il suffit d'une certaine période d'années pour que tout ce qui constitue notre être matériel soit complètement changé. A l'âge de cinquante ans, un homme a changé au moins trois ou quatre fois de substance.

Vous ferez sans doute avec moi la réflexion qu'il est fort regrettable que les mêmes transformations ne s'effectuent pas au moral comme au physique.

En effet, les mauvais penchants, les défauts de l'homme ne changent point. La substance matérielle seule change : la méchanceté et les caractères grincheux persistent.

Un des événements un peu marquants de cette fin d'année a été l'affaire du *Beutezug*. Non-seulement les auteurs de cette malheureuse campagne défendaient une cause déplorable, mais ils ont encore eu la mauvaise chance de la lancer sous un nom impossible, qui a fait des cheveux gris à tous ceux qui en ont cherché l'étymologie ; un nom traduit par nos populations de la façon la plus railleuse et la plus comique. On sait que, pour les uns, c'était les *bœufs de Zug*, pour d'autres, la *bête de Zug*, et autres épithètes.

Et, néanmoins, que d'innocents se firent un moment illusion sur les belles promesses des « partageurs de butin ! » Nous demandions à un brave citoyen des Râpes d'Orient : « Que dit-on, par chez vous, de la votation de dimanche prochain ? »

— Eh bien, c'est dommage qu'ils aient appelé cette affaire le *Betzetug*, parce qu'elle a encore bien du bon. Pensez voir, monsieur, deux francs par an : chez nous, nous sommes six, moi, ma femme et mes quatre-zeufants. Deux fois six font douze ; ce serait donc douze francs à tirer au bout de l'année qui nous feraient bien plaisir.

En résumé, Messieurs, la petite « Revue » que nous venons de faire n'a rien qui soit de nature à altérer la joie qui règne ordinairement dans notre banquet. L'année a été bonne, les récoltes abondantes. Il y a du foin pour toutes les bêtes du pays.

On a pu déplorer, par-ci, par-là, les pluies qui sont venues arroser les vendanges ; mais au lieu d'en manifester du mécontentement, nous aurions dû, au contraire, en remercier la Providence, qui a voulu nous rappeler par là que nous avons sans cesse besoin de mettre de l'eau dans notre vin. Malheureusement, je constate que je ne vous en ai pas vu mettre beaucoup aujourd'hui.

Non, nous n'avons pas lieu de nous plaindre ; et, cependant, il y aura toujours des mécontents, surtout à Lausanne ; des gens qui trouvent que rien ne marche assez vite. C'est à tort, car « tout vient à point pour qui sait attendre, » nous dit le proverbe. Aussi, dans notre bonne ville de Lausanne, laissez-vous mûrir tranquillement les choses ; quelquefois même on ne les exécute pas du tout, afin d'éviter le regret de les avoir faites à la hâte.

Voyez un peu ce qui se passe : la Banque attend patiemment la Poste ; de son côté, la Poste tient à voir ce que fera la Banque ; la maison Maas, qui devrait être démolie depuis longtemps, au dire des gens pressés, attend la fin d'une liquidation ; les échafaudages de nos temples attendent d'année en année une nouvelle allocation au budget ; les tram-

ways ne marchent encore que dans le cahier des charges ; les Eaux et la Salle de concerts attendent ; les bâtiments universitaires mûrissent et le Quai d'Ouchy est en plans.

De tout cela, je le répète, ne nous faisons pas trop de souci ; et puisque nous devons attendre la réalisation de tant de choses, sachons le faire avec joyeuse humeur. Que chacun de nous apporte dans ce second acte toute la gaité, tout l'entrain dont il est capable ; conservons au banquet des Carabiniers sa popularité de bon aloi et ses excellentes traditions ; qu'aucune note discordante ne s'y fasse entendre, et que, dans quelques heures, on ne voie sortir de Beau-Rivage que des amis et des visages contents ! Permettez-moi donc de compter sur l'aimable concours de tous.

Je vous invite, chers concitoyens, à boire avec moi à cette bonne et franche gaité qui a fait jusqu'ici le succès de notre fête annuelle, ainsi qu'à l'avenir de plus en plus prospère de la Société des Carabiniers.

Qu'elle vive !

L. M.

Les Invalides.

Un écrivain très populaire, Roger de Beauvoir, a publié dans le journal la *Terre de France*, un très intéressant article sur les Invalides, qui fera sans doute plaisir à nos lecteurs.

Ils sont aujourd'hui deux cents à peine, dit Roger de Beauvoir, dans cet asile auguste qu'on appelle l'Hôtel des Invalides.

Sous le Consulat, ils étaient 15,000 ; en 1812, 26,000. On dut même, à cette époque, établir trois succursales : l'une à Versailles, l'autre à Gand, la troisième à Avignon, tant était considérable le nombre des mutilés.

Les temps ont bien changé.

J'ai connu à la tête de ces « vieux de la vieille » un officier général qui avait eu, en 1870, à Sedan, les deux bras enlevés par un obus.

Il se nommait le général Sumpt. Malgré son âge et ses blessures, il était très alerte, très vif, de taille bien prise, et dissimulait assez bien, grâce à des bras artificiels d'un mécanisme perfectionné, la perte qu'il avait faite des siens.

Naturellement, il était toujours soigneusement ganté. Il avait pu, — triomphe de la mécanique, — décorer lui-même, le même jour, deux invalides, l'un privé de ses jambes, l'autre de ses mains.

Il touchait un traitement de 6000 fr. en qualité de commandant de l'Hôtel. Cinquante ans de services, une vingtaine de campagnes, deux bras brisés sur le champ de bataille, on conviendra que l'abnégation, le sacrifice, le courage, la science acquise à grands frais, le sang répandu, la mort cent fois bravée, tout cela n'est pas payé cher ; la pauvreté est bien la compagne inséparable de la gloire militaire.

Je les vois encore, installés dans la cour de leur infirmerie, ces pauvres vieux de la vieille.